

« ...mais je veux effacer la trace de mes pas... »

*Éthique de la connaissance et violence du langage dans Georges Bataille*

Germana Berlantini

*Haine de la poésie et impossibilité de l'œuvre*

*La Haine de la poésie* est l'un des textes les plus tourmentés, mais aussi les plus fragmentaires et démembrés de Georges Bataille. C'est sans doute l'œuvre où il a poursuivi le plus intensément la tentative d'écrire sur la dépense radicale de la vie et de l'écriture. S'il parle de "haine", c'est qu'il s'agit de la seule émotion qui puisse donner accès à l'authentique poésie. En préface à l'œuvre, Bataille déclare que c'est uniquement dans la "violence de la révolte"<sup>1</sup> que cette haine affirme ses droits, contrairement à ce qu'il avait énoncé dans ses accusations de jeunesse contre l'"attitude icarienne"<sup>2</sup> du surréalisme en lui imputant la tentation d'idéalisme. "Mais la poésie n'atteint cette violence qu'évoquant *l'impossible*"<sup>3</sup>. Seule l'insoutenable vérité de l'horreur est à même de conduire la fiction littéraire à son point d'incandescence. Francis Marmande a souligné que ce statut complexe de la vérité littéraire, ni réaliste ni psychologique, est présent tant chez Bataille que chez Michel Leiris et Maurice Blanchot. Il ne s'agit pas d'une

<sup>1</sup> Cfr. G. Bataille, «La 'vieille taupe' et le préfixe *sur* dans les mots *surhomme* et *surréalisme*», in *Œuvres complètes*, t. II, Paris, Gallimard, 1970, p. 103.

<sup>2</sup> Cfr. G. Bataille, *L'Impossible* (1947), in *Œuvres complètes*, t. III, Paris, Gallimard, 1972, p. 101.

<sup>3</sup> *Ibidem*.

vérité dont l'authenticité est garantie par le vécu autobiographique: au contraire, elle l'investit avec la force de désorganisation d'un événement traumatique.

Le réalisme me donne l'impression d'une erreur. La violence seule échappe au sentiment de pauvreté de ces expériences réalistes. La mort et le désir ont seuls la force qui oppresse, qui coupe la respiration. L'outrance du désir et de la mort permet seule d'atteindre la vérité<sup>4</sup>.

La poésie ne peut donc que manifester une vérité de mort et de disparition: dans la mesure où elle s'en charge, elle accepte de faire face à son propre *échec*.

L'intrigue de l'œuvre – succincte au point de se réduire presque à la trace d'une intrigue évanouie – présente, tout comme dans *L'abbé C.*, deux frères (dont un homme d'Église) et une femme (B., puis E.) impliqués dans un triangle amoureux fait d'attentes et d'angoisse de mort.

... pas une ligne où, comme au soleil la rosée du matin,  
ne joue la douceur de l'angoisse.  
...je devrais bien plutôt  
...mais je veux effacer la trace de mes pas...<sup>5</sup>

Le psychanalyste lacanien Albert Nguyèn a comparé cette œuvre – aujourd'hui connue sous son second titre, *L'Impossible* – à *The Unnamable* de Samuel Beckett et *Sarinagara* de Philippe Forest par leur attitude commune: graviter autour de la limite du langage, de l'impuissance de la parole, d'un "échec à domestiquer la Chose"<sup>6</sup>. En effet, dans l'univers conceptuel de Bataille, le monde est tramé par le langage en tant que manifestation de l'activité et du travail qui conserve et organise la vie. Mais ce tissu de connaissances représente l'envers de la conscience et de la lucidité.

<sup>4</sup> *Ibidem*.

<sup>5</sup> *Ivi*, p. 161.

<sup>6</sup> Cfr. A. Nguyèn, *Nudité, silence, nuit : les noms perdus de la langue* (Bataille, Beckett, Lacan), in «L'en-je lacanien» n. 7, 2006, p. 44.

Une voiture, un homme entrent dans un village: je ne vois ni l'un ni l'autre, mais le tissu tramé par une activité à laquelle j'ai part. La où j'imagine voir "ce qui est", je vois les liens subordonnant à cette activité ce qui est là. Je ne vois pas: je suis dans un tissu de connaissance, réduisant à lui-même, à sa servitude, la liberté (la souveraineté et la non-subordination premières) de ce qui est<sup>7</sup>.

La modalité d'existence du langage, chez Bataille, est le discours: dès l'origine, celui-ci est allocation différentielle de visibilité et régime de coupures du fond expérientiel. *Dès l'origine* parce qu'il n'existe pas d'espace prédiscursif originaire qui soit aliéné ensuite, mais plutôt un rapport de la parole humaine avec un "au-delà" du sens, qui ne se révèle au langage que par son inaccessibilité. Cet *au-delà* représente une faille qui repose sous nos discours, une dimension intérieure de l'expérience qui résiste à sa réduction aux relations moyens/fins qui fragmentent l'espace de la perception en choses. C'est ce que Bataille appelle le non-savoir: une expérience qui dépasse les architectures conceptuelles organisant le paysage de la connaissance et qui se tient à l'écart de toute possible récupération du discours.

Dans cette perspective, se manifeste la fonction paradoxale de la littérature: dans ses pages, le langage peut être à la fois approché et dissous dans un même acte de parole. L'écriture littéraire est en effet perversion du langage quotidien, hécatombe de mots dans une effusion dépourvue de sens. La communication littéraire n'est ni signification ni compréhension; elle n'établit pas un rapport de transformation avec les choses nommées et n'est pas non plus un échange de sens entre les sujets. Elle est plutôt révélation des possibilités antérieures aux hiérarchies du monde logique et objectif, ainsi que silence qui jaillit du langage poussé à l'incandescence. Au fur et à mesure qu'elle sacrifie le caractère instrumental des mots quotidiens à cette effusion improductive, la littérature devient transgression des lois qui protègent l'utilité et la conservation de la vie. Dans l'écologie des échanges sociaux théorisée par Bataille, poésie et dépense sont synonymes.

<sup>7</sup> Cfr. G. Bataille, *Méthode de méditation* (1947), in *Œuvres Complètes* t. V, Paris, Gallimard, 1954, p. 223.